

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 19 (1969)
Heft: 4

Artikel: Hommage à Charles Werner
Autor: Brunner, Fernand
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380928>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

HOMMAGE À CHARLES WERNER ¹

Mesdames, Messieurs,

Au moment d'ouvrir notre séance, j'ai le devoir de rendre hommage à Charles Werner qui nous a quittés il y a moins de trois mois, et qui a joué dans notre société un rôle si considérable. Le nom de Charles Werner restera lié à l'histoire de nos origines et à l'histoire récente de notre société. Seuls les plus jeunes parmi nous n'ont pas eu le privilège de connaître Charles Werner, car il y a peu de temps que l'âge, lui imposant la prudence, le contraignait à rester à l'écart de nos travaux. Mais Charles Werner prenait la peine chaque année de s'excuser de son absence et suivait de loin le déroulement de nos réunions de Rolle, auxquelles il attachait tant de prix et auxquelles il avait participé d'une manière si régulière sa vie durant.

Comme vous le savez, les origines de la Société romande de philosophie remontent à 1906, deux ans après le II^e Congrès international de philosophie, présidé à Genève par Jean-Jacques Gourd. A l'instigation du philosophe genevois, quelques personnalités, dont Charles Werner, décidaient de se retrouver à Rolle chaque année pour renouveler à l'échelle de la Suisse romande les rencontres fécondes inaugurées à Genève. Notre groupement naissait ainsi sous la forme de réunions libres ; il n'était pas encore constitué officiellement en société et n'avait pas de président, mais son secrétaire et sa cheville ouvrière était Charles Werner. C'est lui qui, pendant dix-sept ans, convoqua les réunions et en rendit compte dans les *Archives de psychologie*, publiées à Genève. Parmi les orateurs qu'il avait sollicités, on relève les noms de Jean-Jacques Gourd, de Maurice Millioud, de Pierre Bovet, d'Adrien Naville, d'Arnold Reymond, de Théodore Flournoy, de Philippe Bridel, d'Edouard Claparède, d'Henri Reverdin, qui tous ont marqué — ou continuent à marquer — la vie intellectuelle de notre pays. En 1922, Charles Werner prenait la parole à son

¹ Hommage prononcé par Fernand Brunner, président de la Société romande de philosophie, à la séance de Rolle du 18 mai 1969. Nous publierons dans un prochain numéro une étude de M. Henri Reverdin sur l'œuvre de Charles Werner.

tour pour traiter des bases philosophiques d'une théorie des fonctions de l'âme.

Une année plus tard, ce groupement de philosophes prit le nom et la forme de la société actuelle, avec ses trois groupes de Genève, Neuchâtel et Vaud, et le premier président central était Arnold Raymond. Mais Charles Werner, qui avait conduit la société de ses origines à 1923, en demeurait un des principaux animateurs. Il devait y faire un nouvel exposé en 1932 — sur les *Deux sources de la morale et de la religion* — et prendre la parole chaque année dans la discussion. La plupart d'entre nous se souviennent avec émotion de ses interventions mesurées, où s'exprimaient avec tant de netteté, mais aussi avec tant de bienveillance et de noblesse, les observations que lui suggérerait la communication qu'il venait d'entendre.

Il y avait chez Charles Werner une sûreté de doctrine, une sérénité, une grandeur pour tout dire, qui ne manquaient pas de frapper ses auditeurs et d'entraîner leur respect. Il avait de la philosophie une idée très haute. C'est là sans doute le secret de son attachement à notre société et de sa fidélité exemplaire — il n'a manqué, je crois, aucune séance, pendant près de cinquante ans — fidélité qui n'a d'égale que celle de M. Henri Reverdin, dont je salue la présence avec plaisir.

Les travaux que Charles Werner a consacrés à l'histoire de la philosophie depuis 1910 sont marqués par les éminentes qualités que tous les lecteurs s'accordent à lui reconnaître : une érudition sans faille, le choix de l'essentiel, une clarté et une simplicité suprêmes qui, loin d'appauvrir ou de dessécher les doctrines, ouvrent la voie à une compréhension droite et vigoureuse. Aussi n'est-il pas surprenant que les ouvrages de Charles Werner soient devenus classiques. J'ai entendu bien des étudiants se plaindre que la *Philosophie moderne*, publiée par Payot en 1954, soit épuisée.

Charles Werner se penchait aussi sur la production philosophique contemporaine. Pendant près d'un demi-siècle, il assumait la chronique philosophique du *Journal de Genève*, attentif en particulier à la vie philosophique en Suisse. Nombreux sont parmi nous ceux dont il a signalé et analysé les travaux avec sa lucidité et sa bienveillance coutumières.

Il ne m'appartient pas de parler du professeur que fut Charles Werner à l'Université de Genève pendant quarante-six ans, car je n'ai pas eu le privilège de suivre ses cours. Au temps de mes études, Lausanne et Genève étaient très éloignées l'une de l'autre, et l'on ne parlait pas encore de troisième cycle ni de collaboration universitaire romande. Mais je rappellerai les deux articles qu'il a fait paraître dans le *Journal de Genève* au début de juillet 1968, intitulés : *Propos d'un philosophe sur la révolte des étudiants*. A quelques mois de sa

mort, le vieux professeur s'interroge sur la signification du drame que nous vivons, sur les remèdes à apporter et il nous dit son espérance. « La science telle qu'on l'enseigne dans les universités, écrit-il, a perdu de vue la vraie nature de l'homme. Absorbée par la conquête du monde matériel, elle a perdu de vue l'âme humaine et sa destinée sublime. » Et Charles Werner de préconiser « une régénération des études sous l'influence de la philosophie » et d'affirmer sa foi dans cette réforme. Ce témoignage émouvant d'élévation et d'optimisme est bien digne d'un homme qui a consacré sa vie à la philosophie et à l'enseignement : Charles Werner ne pouvait pas ne pas réaffirmer, au seuil de la mort et dans les difficultés que nous traversons, la valeur de la philosophie et de l'université.

C'est que la philosophie n'était pas à ses yeux une simple spéculation théorique : elle impliquait une intention pratique essentielle. Le philosophe s'était penché sur le problème du mal ; son dernier ouvrage traitait de l'âme et de la liberté. M. Alfred Werner, son fils, qui nous fait l'honneur d'être présent parmi nous aujourd'hui, me disait récemment le prix que son père attachait à ce livre dont il souhaitait qu'il fût mieux connu.

Charles Werner a donné de sa philosophie un résumé remarquable qu'il a intitulé *Essai d'une nouvelle monadologie* et qu'il a publié en Italie il y a une dizaine d'années. Il est frappant de le voir reprendre dans ce texte les thèses leibniziennes en les débarrassant de leurs paradoxes ; il évite les écueils des doctrines extrêmes : l'idéalisme, le dualisme, etc., et partage les ambitions des plus hautes métaphysiques en brossant le tableau d'une chute et d'une restauration qui intéressent le cœur aussi bien que l'intelligence. Ecoutez-le. Il vient de parler du créateur et de l'image que le monde garde de lui, et il ajoute, aux paragraphes 39 et 40 : « Cependant l'essence divine n'a pas pu se maintenir tout entière chez les êtres créés. Ces êtres, de par leur essence même de créature, sont affectés d'une limitation originelle, et ne peuvent pas retenir en eux la plénitude de l'être. C'est là ce qu'exprime l'apparence que revêt dans le monde le désir. Le fond de l'essence divine est une force ardente, qui est le principe de tout mouvement. En Dieu, cette force n'implique aucun manque, car elle est toujours contenue dans l'acte qui produit toutes choses, et n'est jamais séparée de l'intelligence et de l'amour. Mais la création semble opérer une décomposition de l'essence divine : la force primordiale est séparée des éléments supérieurs qui lui donnent, en Dieu, son perpétuel accomplissement. Elle existe dans le monde réduite à elle-même, aveugle et brutale, déchaînée comme un torrent devastateur. C'est la puissance formidable du désir, qui dresse les êtres les uns contre les autres et engendre la guerre universelle. Voilà, dans la nature, le principe du mal. — Toutefois, la rupture qui s'est produite n'a pas

détruit définitivement pour le monde, l'unité originelle. Le désir, malgré ses désordres, n'a pas cessé de tendre à la lumière. Tel est le sens de l'immense évolution dans laquelle les choses sont engagées. A partir du chaos des forces élémentaires, la nature a produit les êtres vivants, et le développement de la vie a donné l'homme, en tant qu'il est le représentant de l'intelligence. L'amour lui-même est apparu, dans l'histoire humaine, comme un éclair miraculeux. Nous pouvons croire que les choses sont conduites, à travers toutes les divisions et tous les malheurs, vers un état d'achèvement, qui rétablira dans le monde, par une sorte de transfiguration, la totalité de l'essence divine. »

Cette vision, qui s'apparente à celles des Pères de l'Eglise et à celles des idéalistes allemands, nous rappelle à propos l'envergure de la pensée du maître auquel notre société rend hommage. Sa vie féconde a connu l'une des plus grandes bénédictions que l'homme puisse recevoir : Charles Werner a atteint un grand âge dans la pleine possession d'une pensée lucide, généreuse et sereine.

FERNAND BRUNNER.